

# Imagerie pour enfants pas sages

Carrefour  
26. XII. 58

LES CAVES DU VATICAN, par André Gide, à la Salle Richelieu

**J**e me permets de donner un conseil à ceux qui iront voir ce spectacle : Qu'ils lisent tout ou presque la suite d'André Gide avant. La farce que l'auteur en a tirée est-elle une bonne pièce ? Le point est douteux. Mais elle constitue indiscutablement l'admirable illustration d'un livre significatif de notre époque.

L'auteur dramatique s'est borné à adapter en tableaux l'œuvre littéraire. Il a conservé, à de rares retouches près, un dialogue écrit pour être lu et non pour être joué — et son invention s'arrête à faire rééciter en coulisses les monologues intérieurs qui doivent compléter, en certains tableaux, une trinité nécessairement inexpressive. Les seules li-



Roland Alexandre

beries qu'il s'est permises consistent à doter le personnage de Geneviève, à remonter dans le temps l'incandescence où Lafcadio fait figure de héros et à remplacer la nuit d'amour finale par un chaste adieu : toutes modifications marquées par le sens des exigences de la scène. Celle-ci eussent conduit des témoins à couper surréalistes les personnages d'Anthime-Armand Dubois et de son épouse, non moins pittoresques que c'est tout

pourrait-on feuilleter au cours d'une soirée ?

Pour que l'esprit critique ne perde pas ses droits — ce serait dommage, à l'égard de celui qui demeure un de ses maîtres — émettons une réserve de principe. Il n'arrive pas à tout compte-même à un créateur de la puissance d'André Gide, de donner naissance à un personnage mythique. Nathanaël des *Nouritures Terrestres* n'en est pas un, non plus que Alcénague de *l'Immortelle* ou Aïssa de *La Porte Etrotte*. Ce bonheur ne lui est échü qu'une seule fois. Qu'on le veuille ou non, Lafcadio a été le héros de notre temps, et son acte gratuit, le pôle magnétique vers lequel les pensées audacieuses et

tre que l'abolis-  
cent qui a fasciné  
Lafcadio se soit  
réduit à ce sou-  
lève un satiriste  
de son époque.  
la petite semaine.  
Que le diable s'a-  
muse à des déguis-  
sements aussi sor-  
cides, d'accord ;  
encore aime-t-on  
voir, dans le bout  
de la queue laur-  
chue.



En revanche, quel merveilleux Julius de Baragnon a été Henri Rollan ! L'admiration, l'angoisse du Henri Rollan *Mally* possédait donc cet amour d'une aire discrétion ? Son portrait de littérateur académicisable est une composition qui ne le cède en rien à la finesse et à la férocité du geste — et jamais l'ironie cruelle de Gide ne fait mieux mouche que lorsqu'elle s'attaque aux gens de lettres.

LE THEATRE

par

**Denis Marion**

INTERIM

lucides n'ont cessé d'osciller, quit-tes parfois à fuir vers le pôle opposé. Cette dimension légendaire, quasi métaphysique, que le livre a rendu sensible, je crains bien qu'elle ne se soit évaporée à la scène.

La faute n'en incombe pas à Roland Alexandre. A l'autorité près qui lui manque dans les moments de suprême insolence, il incarne avec vraisemblance le personnage que joue Lafcadio. Mais quel acteur de vingt ans sera jamais capable d'exprimer ce que Lafcadio représente pour son auteur et pour nous — et dont son comportement apparent n'est que la menus monnaie ?

J'ai éprouvé une déception semblable, quoique moins grande, avec le *Protos* de Jean Meyer. Certes, il ne manque ni de trau-solence, ni de verve. A tout peud'être, j'avais décidé que sa vulgari-té n'était que façade et qu'elle cachait une dépravation de plus grande envergure. Mais il admet-

En voyant le luxe de ce specta-  
cle : tout entier fondé sur son nom  
et sur sa gloire, en assistant au  
salon qui réunissait les personna-  
lités officielles aux mondainetés  
parisiennes, en goûtant ce  
triomphe semblable à la repré-  
sentation d'*Irène* pour les quatre-  
vingt ans de Voltaire, que pensait  
le vicillard tapi dans son avant-  
scène ? Je me trompe sans doute,  
mais j'aime à croire que devant  
le succès d'une moulture qui ne  
lui a coûté aucun effort intellec-  
tuel, il devait songer au silence  
qui entoura sa grande activité  
cavalière : les *Nouritures Terres-  
tres* dont le premier tirage à 500  
exemplaires fut dix ans à s'épuiser,  
l'échec de *Soleil*, l'indifférence  
de l'élite qui préféra prendre  
Annale France pour un passeur  
et Paul Bourget pour un mon-  
sieur, l'hostilité de Claudel dès que  
tout espoir de reconnaissance fut  
abandonné. Quel plaisir leur  
maintenant d'applaudir à un succès  
qui dans le mesure où ils sont  
satisfaits, s'adressent à un idéal  
à l'homme qui était ce qu'il  
était : les *Caves du Vatican* ?  
La justice vient toujours en son  
heure, c'est-à-dire trop tard.

Cette prudence entraîne un heu-  
reux résultat : deux des mérites  
essentiels du livre ne sont pas  
soutirés en cours de route. Le  
premier réside dans la com-  
plexité de la psychologie des per-  
sonnages et la subtilité de leurs  
nuances. A supposer qu'un dra-  
maturge fût parvenu à concevoir  
Lafcadio, il n'aurait jamais ter-  
miné sur la note de désespoir du  
dernier entretien avec Julius de  
Baragnon : « Comment voulez-  
vous que je vous explique ce que  
je ne puis m'expliquer à moi-  
même ? » Et si l'adaptation avait  
été comitée à un homme de théâ-  
tre — et tel est le cas d'Edouard  
Bourdot, pour citer un nom —  
quelles déastreuses simplifica-  
tions n'aurait-il pas apportées !

La seconde tient dans la lan-  
gue : artificielle en diable dès  
qu'elle est placée dans la bouche  
d'un être vivant, incrustée de  
passés définis et d'imparfaits du  
subjonctif comme d'autant d'es-  
carboucles, et pourtant savou-  
reuse comme un argot récent et  
nerveuse comme une volée de  
jurons. C'est merveille d'ouïr le  
parti qu'en tire une diction for-  
mée à l'étude des classiques, qui,  
sans plus s'inquiéter de naturel  
que s'il s'agissait d'alexandrins,  
excelle à mettre en valeur chacun  
de ces bonheurs d'expression et  
à escamoter aucune subtilité.

Qu'on ajoute le prestige des ra-  
visants décors de Jean-Denis Ma-  
clet, d'une mise en scène de Jean  
Meyer aussi luxueuse et réglée  
aussi impeccablement qu'aux Fo-  
lies-Bergère et d'une interpréta-  
tion exceptionnelle qui rend vi-  
vant chacun des personnages et  
quel plus beau livre d'images